

Joëlle JOUANNA-BOUCHET, *Scribonius Largus. Compositions médicales*. Texte établi, traduit et commenté par J. J.-B. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CLXXIV-448 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 412). PRIX : 59 € (broché). ISBN 978-2-251-01472-2.

Les *compositiones medicae* sont un recueil de préparations médicales, rassemblées par Scribonius Largus, dont nous ne savons pas grand-chose ; le recueil est précédé d'une épître dédicatoire adressée par l'auteur à Calliste, affranchi de l'empereur Claude. Cette épître, qui sert de préface à l'ouvrage, est d'une grande importance pour l'histoire des idées, comme expression de la déontologie médicale à Rome, au I^{er} siècle après J.-C. C'est en effet, à ce jour, fait remarquer Mme Jouanna-Bouchet, la plus ancienne attestation du *Serment* d'Hippocrate, qui, « fondateur de notre profession, a transmis les principes de la discipline par un serment qui interdit à tout médecin de donner ou d'indiquer un médicament abortif... » (p. 3), avec de bouleversantes formules comme, pour évoquer l'avortement, *spem dubiam hominis laedere*. Mais la papyrologie peut toujours nous réserver des surprises. L'établissement du texte tient compte de l'ensemble de la tradition directe et indirecte, exploite de nouveaux témoignages de la tradition indirecte et intègre bien les travaux antérieurs dont ceux de Sergio Sconocchia, que nous avons souvent appelé « Scribonio » lors de nos colloques sur les textes médicaux latins antiques. Mais... mais il est peut-être temps que la « Collection Budé » révise son mode de présentation : combien de lecteurs de cet ouvrage seront latinistes, ou à la rigueur linguistes et spécialistes de l'Antiquité tardive ? Combien seront médecins (et particulièrement ophtalmologistes ou dermatologues), botanistes, pharmaciens, historiens, curieux ? Au tout petit nombre, un appareil critique envahissant ; au grand nombre, l'agacement permanent de la formule « voir notes complémentaires, p... », et du feuilletage tâtonnant (avec de temps en temps des aberrations comme la note 3 page 143, qui renvoie à la page 309, qui renvoie à la page 87 note 3 ; ou la note 2 page 208, qui renvoie à la note 1 page 65, qui renvoie à la note complémentaire page 257 ; et je n'ai pas cherché l'exhaustivité). Apparat critique et notes tous deux sont nécessaires, je ne le mets pas en doute, mais les notes critiques qui éclairent le texte sont beaucoup plus passionnantes pour le plus grand nombre ; et d'ailleurs dans certains volumes de la collection, ces notes sont toutes rejetées à la fin du volume : c'est déjà moins acrobatique pour le lecteur ! Signalons notamment aux pharmaciens la longue vie des compositions médicales de cet auteur, en latin évidemment mais aussi en grec, chez Galien, et aux spécialistes des plantes médicinales et de la *materia medica* en général l'appendice (des mots latins) qui regroupe les ingrédients d'origine végétale, minérale et animale. Sans aller jusqu'à réclamer le foie d'un gladiateur pour nous préserver du risque de rage, délectons-nous des anecdotes qui ancrent bien le texte dans la société romaine des débuts de l'Empire ; régalons-nous des noms pittoresques dont le texte est truffé, avec souvent des premières occurrences, noms d'insectes, de médicaments, de maladies, d'instruments et d'objets pouvant en faire occasionnellement office. La bibliographie est d'une grande richesse, l'index des mots latins est une mine. Enfin, remercions Joëlle Jouanna-Bouchet de nous offrir avec cette édition la première traduction française, dans l'ensemble précise et agréable ; on a tout de même parfois des étonne-

ments ou des doutes (par exemple page 150, *quadam verborum altercatione*, « en s'exprimant comme dans une altercation » ; page 130, *vitia* = maladies, traduction particulièrement irritante pour qui a cherché à plusieurs occasions à distinguer *vitium* de *morbis*). Malgré de petites réserves, je suis convaincue que ce livre sortira du petit monde des antiquisants et touchera un large public. Danielle GOUREVITCH

Martin DEGAND, *Sénèque au risque du don. Une éthique oblatrice à la croisée des disciplines*. Turnhout, Brepols, 2015. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 440 p. (ANTIQUITE ET SCIENCES HUMAINES, 2). Prix : 100 € + taxes (broché). ISBN 978-2-503-55491-4.

Issu d'une thèse de doctorat, le livre de Martin Degand propose d'étudier la réflexion que Sénèque a conduite sur le *beneficium* en mettant à profit les outils créés par l'anthropologie et la sociologie pour l'analyse du don. Il faut d'emblée souligner l'intérêt que suscite un tel projet, reconnu autant par les spécialistes de Sénèque que par les héritiers contemporains de M. Mauss, et dont l'un des mérites est de rappeler que l'approche interdisciplinaire est dictée moins par une mode que par l'objet d'étude lui-même. Mais l'interdisciplinarité exige une méthode rigoureuse fondée sur des justifications théoriques précises. Il ne suffit pas de dire, avec A. Caillé, que le traité *De beneficiis* de Sénèque est une « anticipation » de l'*Essai sur le don* de M. Mauss (p. 30) : il faut surtout clarifier comment les analyses anthropologiques du cycle oblatif peuvent apporter une meilleure compréhension de l'œuvre de Sénèque. Or M. Degand a choisi de présenter distinctement les analyses qui portent sur Sénèque et les études empruntées à d'autres domaines : cette juxtaposition (formellement indiquée par un trait latéral gris placé en marge) suggère tout au plus des « résonances » ou des « échos ». Le procédé, utilisé dans tous les chapitres, laisse en suspens sans les aborder les questions qui portent sur la pertinence et l'efficacité des outils d'analyse mis en œuvre et sur les types de rapprochement qu'il est légitime d'établir entre le monde de Sénèque et les études sociologiques contemporaines : il serait pourtant utile à l'ensemble de la démonstration de montrer que les observations faites dans telle ou telle société, à une époque précise, offrent un point d'appui et le recul nécessaire pour faire apparaître ce qu'une étude strictement disciplinaire laisse de côté. Encore faut-il consacrer à l'étude du texte même tous les moyens disponibles : M. Degand s'en prive délibérément en refusant de prendre en compte, sauf très ponctuellement, les considérations d'ordre historique, les références au contexte socio-politique et, plus grave encore, l'ancrage de la réflexion de Sénèque dans la philosophie stoïcienne (p. 45-46). Ce parti pris, difficilement compréhensible pour qui veut apprécier une œuvre qui est à la fois largement déterminée par des pratiques sociales et une situation politique particulières tout en étant pensée dans le cadre du système stoïcien, semble aussi avoir fait obstacle à l'élaboration du plan : les liens qui unissent la première partie (« Les temps du don ») à la seconde (« Autour du *beneficium* ») sont présentés de manière peu rigoureuse dans l'introduction (p. 27) et la lecture de l'ensemble confirme cette fragilité. Dans la première partie, quatre chapitres de longueur très inégale s'attachent chacun à un moment du processus (*dare-accipere-debere-reddere*) mais le découpage temporel utilisé est abandonné dans le dernier chapitre au profit de l'idée de circularité. La composition de la seconde partie